

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA

GAZETTE DES FAMILLES

CANADIENNES ET ACADIENNES.

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 9.

Ottawa, Août 1877.

No. 8.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : M. L'ABBÉ E. GUILMET.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

(Suite.)

XVII.

L'Arianisme dans les Gaules—Saint Hilaire de Poitiers.—Saint Martin de Tours.

Il ne nous est pas défendu, dans notre petite histoire de l'Eglise universelle, de nous arrêter, de temps à autre, sur cette portion de l'Eglise qui nous touche de plus près, sur ceux qui ont été nos ancêtres dans la foi.

A propos des persécutions, nous vous avons parlé des saints martyrs de Lyon, d'Autun, de Saint-Quentin.

A l'occasion de cette terrible hérésie de l'arianisme, disons quelque chose de deux grands hommes qui la combattirent vigoureusement toute leur vie et qui comptent parmi les plus illustres champions de l'Eglise catholique ; saint Hilaire de Poitiers et saint Martin de Tours.

L'empereur Constance, l'un des trois fils de Constantin, était devenu maître unique de l'empire, par la mort des ses deux frères, Constantin II et Constant.

C'était un prince faible, violent, vindicatif et telle-

ment plein d'orgueil que, retournant l'oracle sacré : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes," il disait aux évêques, qui lui opposaient les canons (décisions des conciles) : " Que ma volonté vous tienne lieu de canons ; obéissez ou allez en exil."

Constance s'était laissé circonvenir par les ariens, et persécutait partout les catholiques, surtout les évêques qui s'opposaient énergiquement à l'erreur. C'est ainsi qu'il avait exilé dans les Gaules le grand Athanase, évêque d'Alexandrie.

Mais Dieu, qui sait tirer le bien du mal, avait fait servir cet exil à répandre de plus en plus et à consolider la foi parmi nos ancêtres.

Plus tard, par une heureuse réciprocité, Hilaire, évêque de Poitiers, ayant contribué puissamment à prémunir les fidèles contre l'erreur, ayant, à plusieurs reprises, démasqué les hérétiques, s'étant courageusement adressé à l'empereur pour obtenir justice, encourut la disgrâce de ce méchant prince, qui l'exila en Phrygie (province d'Asie). Cet exil fut fécond, comme celui d'Athanasie. Appelé au concile de Séleucie, presque entièrement composé d'évêques, ariens, Hilaire, par sa science, sa piété, sa sainte hardiesse, les confondit. Ils obtinrent qu'on le renvoyât dans les Gaules, où il fut reçu avec transport, et où, par ses écrits, ses prédications, la fermeté de son attitude, la guerre implacable qu'il faisait à l'erreur, sa douceur et son indulgence pour ceux qui avaient erré par faiblesse plutôt que par perversité, il rendit à l'Eglise et à la patrie des services incalculables.

Au premier rang de ses disciples, il convient de citer Martin, le grand saint Martin de Tours.

Né, comme Hilaire, de parents païens, amené comme lui, à la vérité par un cœur pur et une âme docile, Martin fut d'abord soldat. Un trait de lui est fameux et mérite d'être raconté. Un jour qu'aux environs d'Amiens il chevauchait en costume militaire, il rencontra un pauvre presque nu et grelottant de froid. Le pauvre demandait l'aumône, Martin, qui n'avait pas sur lui la moindre pièce de monnaie, tire son sabre, coupe son manteau en deux, et en donne la moitié au mendiant.

La nuit suivante, il vit en songe Notre-Seigneur dire aux anges dont il était entouré : " Voici que Martin, qui n'est encore que catéchumène,—on appelait ainsi ceux qui aspiraient à devenir chrétiens, mais qui n'étaient pas encore baptisés—voici que Martin m'a revêtu

de son manteau !..." Ce sont les propres paroles de l'Evangile : Au dernier jour, Notre Seigneur dit aux élus : *Nadus erum, et cooperuistis me* ; J'étais nu, et vous m'avez couvert."

Cela décida Martin à demander le Baptême. Puis il quitta l'état militaire et courut à Poitiers se mettre sous la direction de S. Hilaire. Il vécut quelque temps dans les environs, à Ligugé, où il fit construire un monastère. Sa vie mortifiée, ses prédications éloquentes, le nombre considérable d'idolâtres qu'il convertit, attirèrent sur lui l'attention des fidèles. Le Siège de Tours étant devenu vacant, il y fut appelé, et, malgré l'opposition qu'y mettait son humilité, contraint de s'y asseoir,

Il devint comme l'apôtre des Gaules. Il fit beaucoup de miracles. Après sa mort et pendant des siècles, son tombeau en opéra aussi un grand nombre. Encore aujourd'hui, ce tombeau est glorieux, le but d'incessants pèlerinages, l'occasion chaque année, le 11 novembre, d'une admirable et bien édifiante procession.

XVIII.

La Vie Monastique.

Qui de vous, mes amis, coudoyant dans la rue un frère des Écoles chrétiennes, un capucin avec sa robe de bure, un dominicain dont l'habit blanc est à moitié couvert d'un manteau noir ; qui de vous n'a vu, plus d'une fois, un sourire insolent errer sur les lèvres de ses voisins ?

Qu'est-ce pourtant qu'un moine, qu'une religieuse ?

C'est un homme, c'est une femme qui a entendu au fond de son cœur une voix lui disant : " Quitte tout, vend tes biens, si tu en as, et suis moi."

C'est là ce qu'on appelle la vocation, ou l'appel de Dieu. Comme les apôtres, quand le Seigneur passait et les appelait, en disant : " Suivez-moi," quittaient tout pour le suivre, celui à qui Dieu envoie cette inspiration intérieure, une fois cette inspiration bien constatée, bien éprouvée par des personnes compétentes, celui-là n'a qu'à obéir.

Infinie est la variété des familles religieuses.

Les uns, comme les frères des Écoles chrétiennes, instruisent nos enfants et en font à la fois de bons chré-

tiens et de bons citoyens. D'autres, comme les capucins, vêtus grossièrement, mal couchés, mal nourris, évangélisent les faubourgs et les campagnes. Les jésuites et les dominicains prêchent, dirigent les consciences, tiennent des collèges. Les frères Saint-Jean de Dieu soignent les malades. Les bénédictins étudient. Tous travaillent ou des mains ou de l'esprit. Tous font les trois vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance. Tous mènent une vie très-laborieuse et très-austère. Les traiter de fainéants est la chose la plus absurde, la plus injuste et la plus ingrate.

Ceux même qui sont voués à la contemplation, c'est-à-dire dont les journées sont presque toutes remplies par des exercices de piété, croyez-vous qu'ils soient inutiles ?

Bien au contraire. Ils remplissent une fonction indispensable dans toute société et faute de quoi elle périrait infailliblement. Ils prient pour ceux qui ne prient pas ou qui prient peu, ou qui prient mal. Tandis que nous offensons Dieu, ils lèvent vers lui des mains suppliantes. C'est ce que le P. Lacordaire appelait admirablement *le ministère public de la prière*.

Que si des ordres d'hommes, nous passons aux ordres de femmes, comment oseriez-vous bien, chers lecteurs, dire ou penser seulement du mal des Sœurs de charité, des Petites Sœurs des Pauvres, des Sœurs de la Sagesse, de la Sainte-Famille, de la Croix, et de tant d'autres qui, sous des noms et des costumes divers, dans les écoles, les hôpitaux, les prisons et jusque sur les champs de bataille, sont les éducatrices, les gardes-malades, les consolatrices de vos fils, de vos filles, de vous-mêmes, pour peu que vous soyez dans la peine ?

Quand aux grands ordres contemplatifs, aux Carmélites, aux Clarisses, aux Bénédictines, aux Visitandines, je n'ai qu'un mot à vous dire ; Voyez de près ces anges de la terre, et vous demeurerez convaincus qu'elles ne sont ni *paresseuses*, elles travaillent sans cesse ; ni *inutiles*, elles empêchent les foudres du ciel de tomber sur nous : ni des *égoïstes*. L'existence qu'elles mènent est si dure, c'est un enchaînement de sacrifices si pénible à la nature qu'on ne le comprend qu'avec cet ardent amour de Dieu qui adoucit et transforme les souffrances.

Et d'ailleurs croyez-vous que, derrière leurs grilles bénies, ces religieuses ne s'intéressent pas à ceux des leurs qui sont demeurés dans le monde ? Au contraire, elles

les aiment, autrement sans doute, mais plus et mieux qu'auparavant.

La vie religieuse, dont il y avait quelques exemples parmi les juifs, n'a commencé à s'établir régulièrement que dans le ive siècle, quand les persécutions eurent cessé.

Lorsque la menace du martyr ne fut plus suspendue sur la tête de tous les chrétiens, un grand relâchement commença de s'introduire parmi les fidèles, jadis si fervents.

C'est alors que plusieurs, pour échapper aux dangers du monde, s'enfuirent dans les déserts, particulièrement ceux de la Palestine et de la Thébaïde, ou Basse-Egypte.

On les appela *solitaires* ou *moines* (d'un mot grec, *monos*, qui veut dire seul). Mais peu à peu les solitaires s'associèrent entre eux, et leurs habitations furent nommées *monastères*, c'est-à-dire réunions de gens qui se sont séparés du monde. Les moines étaient aussi désignés sous le nom de *cénobites*, qui vivent en commun, par opposition aux *anachorètes*, c'est-à-dire qui se sont complètement retirés du monde, et vivent dans une solitude absolue. Ces derniers s'appelaient aussi *ermîtes*, du mot *erêmos* qui signifie *désert*,

Le vrai fondateur de la vie monastique est S. Antoine.

Très-jeune, il résolut d'appliquer à la lettre le conseil du Sauveur : " Si vous êtes parfait, allez et vendez tout ce que vous possédez," et cet autre : " Ne vous inquiétez pas du lendemain."

Retiré dans le désert, il eut à lutter contre de terribles tentations. Grâce à son humilité, sa persévérance, une vie de prière et de mortification, il en triompha. Dieu lui ayant accordé le don des miracles, de nombreux disciples s'attachèrent à lui, pour lesquels il fallut bâtir plus d'un monastère.

Antoine ne quitta le désert que lors de la persécution de Maximin. Il se rendit alors à Alexandrie et soutint par ses exhortations la constance des martyrs. La persécution ayant cessé, il regagna sa chère solitude. Du fond du désert, il dirigeait ses nombreux disciples.

Après une vie tout angélique, il mourut à plus de cent ans.

S. Hilaire disciple de S. Antoine, fit, dans la Palestine et la Syrie, ce que S. Antoine avait fait dans l'Égypte.

Lui aussi menait une vie pauvre et mortifié ; lui aussi avait, le don des miracles ; lui aussi attira tant de disciples par le charme irrésistible de sa sainteté qu'on en compta jusqu'à trois mille sous sa direction.

Nous pourrions encore, parmi les Pères de la vie cénobitique, citer S. Paul, premier ermite, S. Macaire d'Alexandrie et bien d'autres.

(A continuer.)

LA DEVOTION

AU

SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.

(Suite.)

Quelque temps après, comme je priais dans une église, Jésus m'honora d'un entretien fort doux, qui fournit à mon âme une ample réfection :

“ Ma douce fille, (je me sers de ce nom pour ne pas employer le sien qui était bien autrement tendre,) aucune créature ne peut te donner de consolation ; tu ne dois en attendre que de mon Cœur. Vois aujourd'hui ce que c'est que ma puissance.”

Les yeux de mon âme furent ouverts, et je voyais une plénitude de Dieu, qui renfermait le monde entier, le débordant de toute part, en sorte qu'elle s'étendait au loin au-delà des mers, des cieux et de toutes choses ; et dans tout cela je n'apercevais que la puissance de Dieu, mais d'une manière inénarrable. Transportée d'admiration, je m'écriai : Ah ! ce monde est plein de Dieu, mais qu'il me paraît peu de chose dans cette plénitude ! Le fruit de cette vision fut une intelligence qui depuis comprenait mieux toutes choses.

“ Après avoir vu quelque chose de ma puissance, ajouta ce bon Maître, il faut que tu voies mon humilité.” Je regardai et je le vis descendre si bas par amour pour les hommes, qu'il me semblait tombé au fond d'un abîme. Comparant ensuite à sa puissance que je venais de voir un si profond anéantissement, je demeurai toute interdite. Ensuite, voyant que j'étais cependant orgueil-

leuse, je commençai à me juger indigne de recevoir un Dieu si humble et je ne voulais plus communier. Après m'avoir ainsi montré sa puissance et son humilité, il me dit :

“ Ma fille, il n'est aucune créature qui puisse voir ces choses au point où tu les as vues, à moins que Dieu n'élève son intelligence par une grâce divine très-spéciale.”

On disait alors une messe, lorsque le prêtre en fut à l'élévation, Jésus me dit :

“ Ma puissance est actuellement sur cet autel ; mais elle est aussi dans ton âme. Quand tu me reçois à la sainte Table, tu reçois celui que tu possèdes déjà. Communie donc, ma fille, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; moi qui suis digne, je te fais digne.”

Sa conversation finit là ; mais elle me laissa une consolation que je conserverai, je crois, pendant ma vie entière.

NOUVELLES FAVEURS DE JÉSUS A SAINTE ANGELE.

Dans un autre passage de ses Révélations, Sainte Angèle nous fait connaître de nouvelles faveurs qu'elle reçut du Cœur de son divin Epoux.

“ Pendant un carême, me trouvant excessivement sèche et dépourvue de dévotion, je recourus à Jésus, et je le priai de laisser tomber sur mon âme la rosée de sa grâce. Alors mes yeux furent ouverts, et je vis l'amour qui venait à moi. J'en voyais, dis-je, le commencement et une certaine étendue, mais je n'en voyais pas la fin. Quant à la couleur de ce que je voyais, je ne saurais en donner une idée, parce que je n'ai rien connu de semblable. Lorsque cet amour fut tout près de moi, je le voyais des yeux de l'âme plus clairement que tout ce que je vois des yeux du corps. Il se plaça devant moi sous la figure d'une faux, ce qu'on ne doit pourtant pas entendre d'une ressemblance commensurable. Lorsque je le compare à une faux, je veux dire seulement qu'après avoir présenté sa pointe à mon cœur, il la retira de côté, ne pénétrant pas aussi avant qu'il semblait m'en donner l'espérance. Cependant, aussitôt je fus remplie d'amour et d'une satiété inestimable ; satiété qui, tout en me rassasiant, me causait une faim dévorante, en sorte que j'étais toute languissante, et je désirais ardemment mourir. Je ne voulais ni voir, ni entendre, ni sen-

tir aucune créature ; ma langue se taisait, mais mon âme parlait intérieurement et disait à l'amour de ne pas me faire languir de la sorte, parce que la vie me semblait une mort."

Sainte Angèle invoquait aussi la bienheureuse Vierge et tous les Apôtres, les suppliant d'aller se jeter aux genoux du Très-Haut pour lui obtenir la cessation de ses supplices et la grâce d'aller s'unir à Celui qui lui faisait sentir si vivement son amour. Elle faisait aussi la même prière aux Evangélistes et à Saint-François.

" Dans ce moment où je me croyais toute changée en amour, tant il était ardent dans mon âme, je disais : Il y en a beaucoup qui croient demeurer dans l'amour et qui demeurent dans la haine ; tandis qu'au contraire il y en a beaucoup qui se croient haïs et qui sont aimés. Je priai le Seigneur de me faire connaître, avec certitude ce qui en était, et en effet il me le fit voir d'une manière si sûre que mon désir fut pleinement satisfait. Je me sens encore tellement remplie de cet amour qui me fut communiqué dans cette circonstance, que je ne crois pas pouvoir le perdre jamais. Toute créature qui m'assurerait le contraire n'obtiendrait de moi aucune créance, et si c'était un ange qui me prophétisât la perte de mon amour, je lui répondrais : c'est toi, sans doute qui es tombé du ciel ; car ce que tu me dis là est un mensonge.

" Il me semblait que mon âme était comme divisée en deux parties : dans l'une je voyais l'amour et tout bien ; cela venait de Dieu et non de moi ; dans l'autre, je ne voyais que sécheresse et misère. Cela me fit comprendre que, quoique je sentisse l'amour dans mon cœur ce n'était pas moi qui aimais, mais bien Dieu qui s'aimait en moi. Après cela l'amour se rapprocha et pénétra plus avant dans mon âme ; alors je sentis un feu bien plus ardent, et il en fut de même du désir que j'avais de quitter la terre pour aller à l'amour. Cet amour était si fort que je ne pus savoir alors s'il est possible d'aimer davantage sans mourir. C'est donc un intermédiaire entre le pur amour et celui qui ôte la vie, amour dont je ne puis rien dire, parce que sa profondeur est inexprimable aussi bien que la joie qu'il procure..... "

LE BOUQUET DE JÉSUS A SAINTE MADELEINE DE PAZZI.

Noas ne devons pas passer sous silence une faveur singulière de Jésus à la fidèle épouse de son Cœur : une

veille de cette fête païenne que les mondains nomment Carnaval, pendant que toute la communauté faisait à Dieu des supplications pressantes pour désarmer son courroux, Madeleine, ravie en extase, vit son céleste Epoux dans l'état où il était lorsque Pilate se présenta aux Juifs en leur disant : "Voilà l'homme : *Ecce homo.*" Eprise, à cette vue, d'un désir ardent de partager ses souffrances, elle lui dit :

"O mon Jésus ! que ne m'est-il donné d'être exposée moi-même à ces moqueries, à ces indignités que vous prodiguez vos lâches et cruels ennemis ! Que ne puis-je enlever cette couronne d'épines qui déchira votre chef sacré et le placer sur ma propre tête !"

Elle parlait encore, lorsqu'elle s'aperçut que Jésus lui présentait un bouquet de myrrhe, symbole de sa Passion, comme autrefois au dévot Saint Bernard. Aussitôt elle pria affectueusement ce grand saint de la préparer à recevoir dignement ce don précieux. Ensuite elle étendit les bras pour le recevoir en effet ; puis, croisant ses mains sur sa poitrine, on l'entendit prononcer ces paroles :

"Mon Bien-Aimé est pour moi un bouquet de myrrhe ; il demeurera désormais dans mon cœur."

Un instant après on la vit tomber par terre, et le tremblement qui agitait tous ses membres faisait assez voir qu'elle endurait d'intolérables douleurs. Cependant le Cœur suraimant de Jésus qui n'afflige les siens que pour les consoler, la récompensa sur-le-champ des souffrances qu'elle venait d'accepter, en lui procurant une joie incomparable. Elle désirait depuis longtemps voir Jésus tel qu'il était lorsque sa Mère le portait dans ses bras. Jésus voulut la satisfaire ; il s'approcha d'elle sous la forme d'un petit enfant, l'invita par son air caressant à le prendre, et lui permit de le presser quelques instants contre son sein. Je laisse aux pieux lecteurs à deviner la joie de notre sainte, ses amoureux entretiens et ses humbles caresses au céleste enfant pendant qu'elle le tint dans ses bras ; ce sont là des choses que la contemplation seule peut apprendre. Il me suffira de dire que, fortifiée par ses incroyables faveurs, elle put mieux résister dans la suite aux assauts de ses cruels ennemis.

(A continuer.)

LA MÈRE MARIE DE L'INCARNATION.

(Suite.)

Visite aux sauvages convertis, 1639.—Etude des langues.—Pauvreté, petite vérole.—Charité en exercice.—Ses succès, 1641.—Enfants qui s'échappent, 1643.—La jeune captive huronne.—Ferveur des petits sauvages.—Anne-Marie, Agnès et Louise, 1640.—Mort d'Agnès, 1643.—Piété des femmes sauvages.—Autres traits des enfants sauvages.—La Mère de l'Incarnation apprend le huron, 1649.—Nouvelles œuvres de zèle.—Efforts pour fixer les sauvages, 1644.—Multiplication du pain.—Piété et zèle apostoliques de plusieurs sauvages convertis.—Précocité d'intelligence des enfants sauvages.—En France, on ne rend pas justice aux Ursulines.—Deux écrivains modernes qui ont suivi cette voie.

Un jour, pendant que le R. P. Pijard instruisait celles qui devaient communier, une des plus petites, âgée d'environ six ans, se présenta devant lui, demandant à être admise à communier comme les autres. Le Père lui dit qu'elle était trop petite. " Ah ! Père, s'écria-t-elle ne me renvoyez pas parce que je suis trop petite ; vous verrez, je deviendrai bientôt aussi grande que mes compagnes." On lui laissa écouter l'instruction, et elle retint si bien ce qu'elle entendait, elle en rendait compte d'une manière si étonnante, qu'elle ravissait tous ceux qui l'interrogeaient.

Sa mère étant venue la voir, elle se mit à l'instruire des mystères de notre sainte foi, qu'elle lui expliquait par des images; ensuite elle la fit prier Dieu et se mit en devoir de lui apprendre à lire. La mère était si ravie, qu'elle se fit enfant avec son enfant, prenant sa leçon et répétant les lettres après sa petite fille. Ensuite elle dit aux religieuses : " Ah ! que n'ai-je connu Dieu aussitôt que vous ; je suis très-contente de voir ma fille avec vous ; quand nous la retirerons, elle nous instruira son père et moi ; nous avons tous deux un grand désir d'être baptisé ; elle nous enseignera à prier Dieu."

Vioi une autre preuve de la précocité d'intelligence chez les enfants canadiens. Elle se trouve dans une lettre de la Vénérable Mère.

" Votre filleule ! Marie-Magdeleine Abatenau, nous fut donnée toute couverte de petite vérole et n'ayant encore que six ans. A cet âge, elle seule avait servi son père et sa mère dans la maladie dont ils moururent, ce qu'elle faisait avec tant d'adresse, qu'elle excitait l'admiration. Il ne se peut rien voir de plus obéissant

que cette enfant ; elle prévient même l'obéissance, car elle a l'adresse de se placer dans les lieux où elle prévoit qu'on pourra l'employer ; et elle fait ce qu'on lui commande avec tant de maturité et de si bonne grâce, qu'on la prendrait pour une fille de qualité. J'ajouterai, pour votre consolation, qu'elle sait par cœur son catéchisme, avec les prières chrétiennes qu'elle récite avec une dévotion capable d'en donner à ceux qui la voient."

Ailleurs : " Marie-Ursule Gamitiens, filleule de mademoiselle de Chevreuse, n'est âgée que de cinq à six ans. Elle n'est pas plus tôt éveillée, qu'elle se met d'elle-même en devoir de prier Dieu. Elle dit son chapelet durant la messe et chante des cantiques en sa langue sauvage."

C'est peut être de sa bouche que sortirent ces paroles attribuées à une petite sauvage qu'on ne nomme pas : " Je n'ai plus de parents que les vierges habillées de noir ; ce sont mes mères. Mon père me l'a dit avant sa mort, il m'a commandé de leur obéir, il m'a donné à elles afin qu'elles fussent mes mères."

La Mère de l'Incarnation dit encore, à propos de trois autres jeunes filles qui leur avaient été confiées par un Jésuite : Les trois séminaristes que vous nous avez données, ont laissé leur humeur sauvage à la porte. Elles n'en n'ont rien apporté chez nous, et il semble qu'elles y aient toujours été élevées. Elles voient tranquillement entrer et sortir des filles et des femmes sauvages, sans laisser voir aucun désir de les suivre. Elles les saluent à la française et les quittent en riant. Il leur semble que nous soyons leurs mères naturelles, et elles viennent se jeter entre nos bras comme en leur refuge quand elles ont quelque petite affliction. L'un de ces jours comme j'avais des douleurs de tête, on leur dit que j'étais malade et que je mourrais si elles faisaient du bruit. A ce mot de mourir, elles se mirent toutes à pleurer, et elles gardèrent parfaitement le silence. Que désireriez-vous davantage ! Ne semble-t-il pas que les trésors du Ciel se versent sur ce pauvre peuple ? "

Madame de la Peltrie, écrivant à un Père Jésuite, rend le même témoignage aux petites sauvages, dans les termes suivants : " Je ne serais pas satisfaite si je ne vous entretenais de la consolation que je reçois journellement de nos petites filles ; j'en ai tout le plaisir qu'une mère pourrait souhaiter de ses bons enfants, tant en l'obéissance qu'elle me rendent, qu'en l'amour tendre et

filial qu'elles me portent. J'avais commission, durant la retraite de nos Mères, de leur faire prier Dieu, de leur faire répéter leur leçon ; je ressentais, en faisant cette action, une joie qui ne se peut dire. Leur ayant fait comprendre que nos Mères étaient avec Dieu, je leur fis garder durant huit jours un silence qui m'étonna ; j'en venais bien plus aisément à bout que des Françaises. L'un de ces jours, ayant gardé le lit une matinée pour quelque indisposition, comme je vins à passer dans leur chambre, l'après-dinée, ce furent des caresses qui ne sont pas croyables. Elles s'écriaient : *Ningue, Ningue*, ma Mère, ma Mère ; elles se jetaient à mon cou si bien, que j'eus de la peine à m'en défaire.

“ Etant allée vous voir dernièrement à St. Joseph de Sillery, je laissai deux de mes enfants à la maison ; elles ne firent que se lamenter en mon absence ; l'on en trouva une tout éplorée dans un petit coin, se lamentant et s'écriant : *Daiar, Ningue, Daiar*, venez, ma Mère, venez, ; *Daiar, Madame*. Elles m'appellent tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, croyant ainsi me faire répondre plus tôt.

“ J'ai commencé à leur montrer à travailler à l'aiguille, mais mon principal exercice, c'est de les peigner, laver et habiller, je ne suis pas capable de chose plus grande. Hélas ! mon révérend Père, encore suis-je trop heureuse de leur pouvoir rendre ces petits services.”

Voilà la véritable charité chrétienne ; elle s'exerce par le dévouement le plus généreux, et avec l'humilité la plus profonde. C'est le feu que Notre-Seigneur est venu apporter sur la terre et qui produit un embrasement. Les missionnaires françaises brûlaient de ce feu et elles le communiquaient à tout ce qui les approchait.

Persuadé que les âmes pieuses aimeront à voir, dans les œuvres charitables des premières Ursulines du Canada, les preuves d'un zèle que Dieu bénissait d'une manière visible, nous ajouterons de nouveaux récits à ceux que nous avons donnés. La voie que nous avons à suivre est d'ailleurs facile ; elle nous est tracée en ces termes, par l'annaliste du monastère de Québec.

“ Sans parler de ces nombreux néophytes, hommes, femmes et filles, qu'elles disposèrent au saint baptême, ni de ces innocentes petites séminaristes nouvellement régénérées, et qui cherchaient en tout à imiter la ferveur de leurs Mères, passons à celles qui, plus avancées en âge, portaient au loin les fruits des saintes instructions qu'elles avaient reçues.

“ Nous avons eu, dit la vénérable Mère, trois grandes séminaristes qui ont été cette hiver à la chasse avec leurs parents, pour les aider dans le ménage et à apprêter leurs pelleteries. Elles s'appelaient Anne-Marie, Agnès et Louise. Elles eurent bien de la peine à se résoudre à ce voyage, parce qu'elles devaient être trois mois privées de la Sainte Messe et de l'usage des sacrements. Nous les pourvûmes autant que notre pauvreté put le permettre, après quoi elles nous quittèrent avec bien des larmes. Leur principal office était de régler les prières et les exercices du chrétien parmi les sauvages. L'une s'occupait des prières et les faisait faire avec une singulière dévotion ; la seconde indiquait les cantiques spirituels sur les mystères de la foi ; la troisième présidait à l'examen de conscience et faisait concevoir à l'assemblée l'importance de cet exercice. Mais quoiqu'elles passassent ainsi le temps dans des pratiques de dévotion, elles ne laissèrent pas d'écrire deux fois au R. P. Supérieur de la mission et à moi, en des termes si religieux et si judicieux, que tout le monde admirait leur esprit. Le sujet de leurs lettres était que se voyant si longtemps privées des sacrements, elles demandaient qu'on leur envoyât des secours pour les retirer de cet ennui.

“ A leur retour, la première visite qu'elles firent fut au Très-Saint-Sacrement, la seconde à l'image de la Très-Sainte Vierge, comme aussi au petit Jésus. Anne-Marie avait cherché les premières fleurs du printemps pour leur faire des couronnes.

Anne-Marie et Agnès étant suffisamment instruites, leurs parents songèrent à les reprendre tout à fait. Elles en eurent beaucoup de chagrin et vinrent un jour trouver notre Vénérable Mère, lui présentant deux petites lettres qu'elle désiraient envoyer à leur *cabane*. Voici ces deux lettres où l'on verra avec plaisir un échantillon de style des jeunes sauvages élevées au Canada par les premières Ursulines.”

On n'explique pas le titre de frère et de sœur que donnent ces enfants à leur père et à leur mère.

Première lettre :

“ Mon frère, je suis résolue de ne m'en pas aller, c'est une conclusion prise que je veux être vierge, et que je désire aimer et servir, en cette maison où je suis. Ce-

lui qui a tout fait. Je désire, dis-je, y demeurer toute ma vie pour instruire des filles de ma nation. Si je puis une fois savoir bien lire et écrire, je leur enseignerai plus efficacement à aimer Dieu. Apaise-toi, mon frère, apaise ma sœur, car je ne veux plus m'en aller chez toi. Adieu donc, mon frère, je te serai servante tant que je vivrai et je prierai Dieu pour toi dans la maison des prières.

AGNÈS."

Voici la lettre d'Anne-Marie :

" Mon frère, agréerais-tu que je demeurasse pour toujours avec les filles vierges en cette maison ? car de tout mon cœur je souhaite d'être vierge comme elles, et c'est une affaire d'importance pour moi que je sois toujours vierge. Quand je serai plus grande, j'instruirai les filles de ma maison, et leur enseignerai le chemin du Ciel, afin qu'elles puissent un jour, après leur mort, voir Celui qui a tout fait. Voilà pourquoi j'ai résolu de ne m'en pas retourner chez toi, si tu l'agrées, et de demeurer pour toujours dans la maison des prières. Prie pour moi, je prierai pour toi tant que je vivrai, et je te serai servante, moi qui suis ta fille, Anne-Marie.

A Continuer.

L'Œuvre par excellence ou entretiens sur le Catéchisme.

Un très-grand nombre de personnes, surtout des membres du clergé, nous ont prié de continuer dans la *Gazette des Familles* les Entretiens sur le Catéchisme que nous avons commencé dans les *Annales de Ste. Anne*. Nous nous rendons à d'aussi flatteuses demandes, mais pour l'avantage de nos lecteurs nous reproduisons les premiers articles.

I. ENTRETIEN.

Nous commençons aujourd'hui, chers lecteurs, une série d'entretiens sur le catéchisme, que l'illustre évêque d'Orléans appelle si justement l'*Œuvre par excellence*. En effet, non-seulement il faut croire, mais de plus il

faut pouvoir rendre compte de sa foi, la défendre s'il est nécessaire.

On se plaint que le crime règne en maître sur la terre, que les nations, surtout à cette heure, semblent éivrées du *vin de la prostitution*, comme l'antique Babylone, que les sociétés secrètes minent impunément, à l'aide de trop nombreux adeptes, les bases de l'ordre social et religieux, qu'enfin l'insubordination vient s'asseoir jusqu'au sein de la famille. Ah ! si on rejette Dieu, si on blasphème Jésus-Christ, si on nie l'action de la Providence, dans le gouvernement du monde matériel et moral, c'est que l'instruction religieuse n'est pas ce qu'elle devrait être, c'est qu'enfin la mauvaise presse, les livres immoraux, les déclamations furibondes contre ce qu'il y a de plus sacré, aidés par les passions, trouvent un accès facile dans les esprits ignorants ou à demi instruits. Or, on s'instruit, on apprend sa religion aujourd'hui, comme au temps des Apôtres, en Canada comme dans les missions de la Chine et des Montagnes Rocheuses, non pas précisément au prône de son curé, dans les sermons de retraite et de concours, mais surtout au CATECHISME.

Oui c'est au catéchisme que l'enfant, le jeune homme, le vieillard même apprendront les vérités qu'ils doivent croire et les devoirs qu'ils doivent remplir. Le catéchisme est donc l'abrégé, le sommaire de l'Écriture Sainte et de la tradition.

La grande plaie de nos jours, la cause, le principe des maux qui ruinent la société, la famille, les individus, c'est la négligence coupable du catéchisme. Les parents négligent d'instruire leurs petits enfants à la maison ; les parents n'envoient point régulièrement leurs enfants au catéchisme de leur curé, à l'église paroissiale et n'y vont pas eux-mêmes, malgré le besoin qu'ils ont de s'instruire, d'y surveiller leurs enfants et de donner le bon exemple.

Voyez ce jeune homme, ce jeune canadien qui souvent malgré ses parents, quitte sa paroisse pour les Etats-Unis, il a connu le mal avant de connaître le bien, il savait jurer, sacrer avant de savoir les premiers mots de son catéchisme, parce que sa mère a négligé de l'instruire, il ira au catéchisme quelques semaines afin de faire sa première communion ; son pauvre curé à force de soins et de répétitions, parviendra à lui bourrer la tête des principales vérités de la religion, l'enfant sera

sa première communion, ira au catéchisme encore quelques dimanches, puis c'est tout. Que voulez-vous qu'il devienne dans le monde ? Il oublie le peu qu'il savait, les passions prennent le dessus, il devient indifférent, trop souvent mauvais sujet, apostat.

Comment voulez-vous d'un autre côté qu'un jeune homme ignorant et une jeune fille qui n'a qu'une légère instruction religieuse, unis par les liens sacrés du mariage, puissent instruire convenablement les enfants que Dieu leur donnera ? Je vous le demande, peut-on enseigner ce qu'on ignore ? N'avez-vous jamais entendu, amis lecteurs, certaine mère dire naïvement, lorsqu'on leur reproche l'ignorance de leurs enfants, " mais, M. le curé, je ne suis pas capable de montrer le catéchisme à mes enfants, je ne sais pas lire !

Ce qui est encore plus déplorable c'est de rencontrer trop souvent dans la classe soit-disant instruite, une ignorance inconcevable des choses de la Religion.

A Paris, en 1848, un groupe d'ouvriers voulait à tout prix se faire ouvrir les portes de l'église de St. Sulpice, fermées par mesure de précaution. Les gens insistent, menacent, le curé tient bon, alors survient un gros personnage, lequel voulant rétablir la paix dit au Curé : " Eh bien ! M. l'Abbé, ne pourriez-vous pas leur dire une petite messe pour les contenter. Une petite messe, et il était six heures du soir !

Voici un autre exemple, tout récent et presque incroyable, des naïvetés auxquelles conduit l'ignorance du catéchisme :

Un jeune homme se présente dans une église, la veille de la Toussaint, pour être parrain. " Quel nom voulez-vous donner à cet enfant lui demande le Prêtre ? — *Virgile et jeûne*, répond-il avec un aplomb qui arracha un éclat de rire aux enfants de chœurs." Le prêtre aussi charitable qu'adroit, reprend : " Oui, *Virgile-Eugène*." Le pauvre parrain, avant la cérémonie avait jeté les yeux sur le calendrier ; il avait lu au 31 octobre *virgile et jeûne*, et il avait pris ces mots, qui indiquaient la veille de la fête et le jeûne qui doit la précéder, pour les noms de Saints donc il voulait gratifier son filleul.

Nous prendrons pour guide, dans les entretiens qui suivront, l'excellent ouvrage de Mgr. Dupanloup, sur le catéchisme.

Comme la *Gazette des Familles* pénètre dans un immense nombre de familles, nous avons le doux espoir de

nous rendre utile aux parents chrétiens en leur donnant quelques conseils sur la manière d'instruire leurs chers enfants, et en général à tous ceux chargés de faire le catéchisme. Ce que nous dirons viendra fort peu de nous mais des auteurs les plus estimés qui ont traité ce sujet si important.

II. ENTRETEN

Le catéchisme dans la famille.

Quand votre enfant est sur votre bras comme sur un siège doux et velouté, parlez-lui de Dieu : le premier banc de l'école pour un enfant, c'est le mas de sa mère. Paroles de Mgr. Bertheaud.

Vous savez ce que c'est qu'un temple ou bien une église, or laissez-moi vous dire qu'il y a trois sortes de temples ou sanctuaires. Le premier c'est l'église de votre paroisse, consacrée par les prières de la liturgie, et c'est le prêtre, un homme revêtu du caractère sacerdotal, qui est chargé d'instruire et de rendre saint le peuple à lui confié. Le second sanctuaire c'est le corps de l'homme comme nous le dit Notre-Seigneur dans son Saint Evangile : *vos estis templum Spiritus Sancti*, "vous êtes le temple de l'Esprit Saint." Voyez-vous ce petit enfant que l'on porte à l'église paroissiale. Le père accompagne son enfant tandis que la mère prie à la maison. Les prières liturgiques ont été récitées, le ministre du Seigneur a fait couler l'eau sainte sur le front du jeune catéchumène. Dieu a un nouvel enfant de plus, Jésus-Christ un nouveau frère, l'Esprit-Saint un nouveau temple, l'Eglise un nouveau membre, le ciel enfin un nouvel héritier.

Ainsi donc, jeunes époux chrétiens, vous qui goûtez pour la première fois les douceurs de la paternité et de la maternité, embrassez ce cher petit être, c'est vraiment le temple du Saint-Esprit, il ne lui manque que des ailes pour aller jouer avec les petits anges devant le trône du bon Dieu. Voyez Origène. Peut-on prononcer le nom de ce génie si grand et si tendre sans voir apparaître son véritable père Léonidès, perché sur son berceau et baisant avec respect la poitrine de son fils comme le temple du Saint-Esprit. Mais une église qui n'a que les murs froids et nus avec quelques planches pour

autel ne peut pas rester de même, ça fait mal au cœur chrétien, elle n'est pas digne de Dieu, aussi avec quelle ardeur, avec quelle générosité le bon curé, secondé par ses paroissiens, fait-il terminer ce temple et s'efforce-t-il de l'orner le plus magnifiquement possible. Voyez-vous sur les bords du Saint-Lanrent nos églises catholiques comme elles brillent par les peintures, les dorures et les tableaux.

Or ce petit temple de l'Esprit-Saint, cet enfant, jeune mère, c'est encore un temple nu, sans ornements, il faut donc qu'il soit pour ainsi dire terminé, orné, meublé graduellement à mesure qu'il avancera dans le chemin de la vie. Et qui est chargé du soin de ce nouveau sanctuaire ? Qui éclairera l'intelligence de cet enfant, et formera son cœur ? Oh ! c'est vous, jeunes époux, qui êtes les prêtres de ce nouveau temple : oui, vous exercez une sorte de sacerdoce, voilà, pour tout dire, voilà que Dieu vous a donné *charge d'âmes* ! c'est bien une sérieuse pensée, en face de ce petit ange que vous caressez avec tant de tendresse et sur lequel votre cœur verse tout son amour. Cependant cet enfant qui vous comble de bonheur, c'est une croix sur votre vie, la croix sur votre cœur, si vous cherchez en lui autre chose *qu'aimer* et souffrir pour Dieu.

Regardez votre enfant comme le bien de Dieu et jamais comme votre propriété. C'est un talent qui vous est confié et qu'il faut absolument faire profiter, sous peine de damnation. Cet enfant est de vous, c'est votre sang ; mais son âme vient de Dieu et appartient à Dieu.

Comprenez-le bien pères, et vous surtout mères chrétiennes, vous êtes investis par Dieu d'une sorte de dignité pastorale, de là ce nom de *sanctuaire de la famille*, que l'on donne à vos maisons parce que c'est là, au foyer domestique que vous êtes appelés à exercer cette dignité sacerdotale, c'est là que vous avez charge d'âmes à l'égard de vos enfants, charge honorable mais aussi redoutable, dont vous aurez à rendre un compte rigoureux. Si par votre négligence coupable votre enfant pèche par ignorance de ses devoirs ou s'égare dans le triste chemin de la vie parce que vous n'avez point suffisamment éclairé sa route et prévenu contre les dangers semés sous ses pas, alors malheur à vous, père et mère infortunés, l'âme perdue de votre enfant, les ruines éparses et souillées de ce temple de l'Esprit-Saint que vous aviez mission de protéger, crieront plus fortement vengeance au pied du

trône du Souverain Juge que le sang d'Abel contre Cain.

Vous comprenez maintenant, je l'espère du moins, l'importance vitale de l'instruction du catéchisme pour la famille, et les devoirs qui incombent aux parents. Ici, une question se présente tout naturellement à nous : A quel âge la mère doit-elle commencer à instruire, à faire le catéchisme à son enfant ?

Presqu'aussitôt après sa naissance, aussitôt qu'il commence à sourire, à bégayer.

“ Semez de bonne heure, dit le Père Huguet, dans cette jeune intelligence ; que les bonnes pensées y arrivent sous une forme gracieuse et toujours vraie, à l'aide de mots heureux. Apprenez à votre enfant le nom de son Père qui est au ciel avant de lui apprendre celui de son père sur la terre ; et aussitôt que sa langue se déliera, posez sur ses lèvres les doux noms de Jésus et de Marie, afin que Dieu ait les prémices de son esprit et de sa vie. ”

C'est en commençant de bonne heure et *presque avec la vie* cette instruction de l'âme, c'est en développant sans cesse le germe qui y est renfermé, que l'enfant, grandissant sous ces révélations divines, croira, tant elles s'identifieront avec lui, les avoir apportées en naissant..

Apprenez-lui, lorsqu'il bégaye encore, le nom de son Créateur ; que ce soit le dernier mot qu'il entende lorsqu'il s'endort, et le premier qui le frappe au réveil. Qu'il vive et grandisse sous la pensée de cette puissance qui plane sur tout l'univers et l'enveloppe ; qu'il la sente en lui, qu'il la voit en tout et partout, qu'elle le pénètre et le guide depuis son enfance jusqu'au déclin de ses jours.

C'est quand elles sont révélées à l'enfant, tandis qu'il est encore sur les *genoux* de sa mère, que ces premières notions d'un Dieu juste et bon deviennent ineffaçables. Transmises dans un langage simple et naïf, elles seront toujours pures et vraies dès le début, pour que si la raison plus tard vient à les compléter, elle n'ait jamais à en rien retrancher. Puisse l'homme retrouver toujours dans le Dieu qu'il adore le Dieu que sa mère adorait !

Remarquez-le bien, rien ne peut remplacer ce premier enseignement. Qui mieux ou même aussi bien que cette mère qui croit, aime et prie, dirait à ce jeune enfant qu'il faut croire, aimer et prier ? Donc l'instruction reli-

giense de l'enfant doit commencer sur les genoux de sa mère, et personne ne peut remplacer la mère dans ses premières instructions, c'est la mère et la mère seule, qui doit poser les premières bases de l'édifice religieux de l'enfant, à tel point que ni l'institutrice, ni le curé ne pourront remplacer la mère, c'est à elle encore une fois à faire les fondations, à les asseoir solidement sur le cœur de l'enfant, ensuite l'école et l'église pourront continuer, mais pas avant.

On nous pardonnera d'insister si fortement sur cette partie de notre sujet, toute la question est là voyez-vous, et malheureusement, peu de parents veulent le comprendre.

(A continuer.)

Encore un terrible exemple.

La presse, d'une année à l'autre, ne cesse pas d'enregistrer de douloureux accidents causés par l'usage immodéré des boissons enivrantes. Combien de familles où régnaient naguère la paix, l'aisance et le bonheur qui sont aujourd'hui plongées dans la plus profonde misère et en proie à des scènes domestiques des plus disgracieuses, souvent des plus dangereuses pour la vie des membres de ces familles. Combien de jeunes gens au seuil de la vie, ayant devant eux le plus brillant avenir, pouvant compter sur les plus enviabiles succès, ont tout perdu et sont tombés au dernier échelon de la dégradation sociale. Partout, dans tous les lieux, dans tous les pays, dans toutes les classes de la société, le vice affreux de l'intempérance a fait de nombreuses victimes et causé plus de ravages que les épidémies les plus terribles. C'est un vice qui dégrade au dernier point, l'homme doué de l'intelligence, et le met plus bas que la brute.

L'ivrogne est non-seulement son propre assassin, mais trop souvent, hélas, après avoir tué le bonheur domestique, il tue froidement ceux que la Providence lui avait donné mission de protéger et de défendre. Combien de meurtres ont été perpétrés par des ivrognes pendant les moments où ils étaient plongés dans l'ivresse. Les exemples sont malheureusement que trop nombreux.

Nous trouvons dans un journal de l'ouest des États-Unis le récit d'une de ces scènes épouvantables où le principal rôle, rôle hideux, est joué par une brute à face humaine.

Dans une petite ville du Texas, vivait, dans la plus abjecte des misères, une famille composée du père, de la mère et de quatre jeunes petits enfants. Le père adonné à la boisson depuis de longues années, faisait souffrir sa famille du plus strict nécessaire. Souvent il arrivait que la pauvre mère n'avait pas une bouchée à donner à ses enfants qui lui demandaient du pain. Trop souvent, hélas, elle avait reçu de rudes coups de son mari lorsqu'elle avait osé lui faire des remontrances sur sa conduite ignoble et qui causait le malheur de toute sa famille.

Un soir, il y a un mois environ, elle attendait en pleurant silencieusement le retour de son mari, parti depuis la veille. Elle pressentait bien que cette absence si prolongée devait avoir pour cause une de ces orgies d'ivrogne. En effet, dans le cours de la soirée, le mari, pouvant à peine se soutenir, tomba plutôt qu'il n'entra dans sa maison. Le bruit de sa chute éveilla ses enfants, assoupis plus par la faiblesse causée par le manque de nourriture que par le besoin de sommeil. Effrayés, ces pauvres petits êtres laissèrent échapper des cris. Le père dénaturé, irrité de ces cris, saisit l'un d'eux par les jambes et le brandissant en l'air, il allait lui frapper la tête contre le mur lorsque sa femme le lui arracha des mains. Furieux, il s'élança sur elle et l'étendit à ses pieds d'un vigoureux coup de poing donné en pleine figure. Il essaya alors de lui arracher son enfant, mais la malheureuse mère, presque inanimée, pressait avec une force fébrile son cher trésor dans ses bras.

De plus en plus irrité de cette résistance inouïe, il saisit un couteau, et, le monstre il commença à lui couper les bras afin de lui faire lâcher prise. La douleur la ranima et constatant une fois de plus la cruauté affreuse de son mari, elle laissa échapper des cris de douleur et d'épouvante. L'ivrogne brutal, au lieu de s'attendrir à l'aspect de tant de courage et de tendresse maternelle, n'en devint que plus féroce. Après avoir torturé la malheureuse pendant près d'une heure, et voyant qu'il ne réussissait pas, il lui asséna un coup de pied sur la figure et la laissa pour morte sur le carreau.

Alors il lui arracha son enfant presque inanimé, et chancelant, il alla lui briser le crâne sur le mur. En

jaillissant le sang inonda la figure du monstre et des morceaux de cervelle roulèrent sur ses habits. Ce père, doublement meurtrier, jeta à terre les restes inanimés de son enfant, et comme un animal féroce après le carnage, il alla dormir sur ses atrocités. Quelques heures après cette scène, un voisin, par pur hasard, entra dans la maison et recula d'horreur en voyant le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Il en donna de suite avis à la police, et l'ivrogne meurtrier fut écroué à l'instant.

Son épouse est morte quelques heures après sans avoir recouvré l'usage de ses sens. — (*Union.*)

L'arrivée de Mgr. l'Evêque de Sherbrooke.

Sa Grandeur, MONSEIGNEUR RACINE, est arrivé le 21 juillet à sept heures et demie, dans sa ville épiscopale.

La réception a été magnifique et fait honneur à la population de notre cité.

Dès sept heures, une foule joyeuse encombrait les environs de la gare. On estime à trois ou quatre mille le nombre des personnes présentes, parmi lesquelles nous avons été heureux de remarquer beaucoup de nos concitoyens protestants. Au nom des catholiques, nous les remercions de leur bon vouloir et de leur générosité à notre égard. Puisse leur noble conduite trouver de nombreux imitateurs dans les autres parties de notre pays!

Dès que Mgr. l'Evêque parut sur la plate-forme, il fut accueilli par une triple salve de vivats enthousiastes, puis la musique *Union* joua avec beaucoup d'harmonie l'air délicieux du retour, *Home Sweet Home*. Quelques minutes après, la procession se mit en marche dans l'ordre suivant: Le corps de musique, la Société St. Joseph, la Société St. Patrice, la Société St. Jean-Baptiste, avec bannières et drapeaux déployés, les membres portant leurs insignes, puis le peuple.

Mgr. l'Evêque était monté dans un carosse, ayant à ses côtés M. le G. V. Dufresne et Son Honneur le Juge Doherty.

Les membres du Clergé suivaient dans plusieurs voitures.

La procession défila au son des cloches et de la mu-

sique par les rues King, Wellington et du Marché jusqu'à la Cathédrale.

A la Cathédrale, dès que la foule qui se pressait de toutes parts eut pris place dans la nef et les galeries, le chœur entonna le cantique sublime de la reconnaissance.

Au sortir de l'Eglise, on fut agréablement surpris de voir le Collège, le Couvent et quelques résidences particulières brillamment illuminés.

Monseigneur prit place au milieu de ses prêtres, sur le perron de l'Evêché, et la musique exécuta avec entrain et unisson plusieurs des plus jolis morceaux de son répertoire.

Avant de se disperser, la foule poussa des vivats chaleureux pour le St. Père, pour Monseigneur l'Evêque, pour le clergé, etc.—*Progrès.*

La bonne Sainte Anne.

Nous sommes heureux de constater que la dévotion à la bonne Ste. Anne, grâce à Nosseigneurs les Evêques de la Province, augmente chaque année.

Le *Triduum* pour la solennité de la fête de Sainte Anne a été célébré avec enthousiasme dans toutes les paroisses et le nombre des communions vraiment extraordinaire.

Les pèlerinages à Ste. Anne de Beaupré se sont multipliés et c'est par milliers qu'il faudrait compter les pèlerins.

Espérons que le jour n'est pas éloigné où nous verrons le splendide monument élevé par notre pays sur cette terre bénie de Ste. Anne, complètement terminé.—Gloire et honneur à notre glorieuse thaumaturge.

Une femme du Cap St. Ignace, malade et retenue sur un lit de douleur depuis plus de deux ans, s'étant fait conduire en pèlerinage à Ste. Anne de Beaupré, après y avoir passé une partie de la journée en prière, se trouva guérie subitement en présence de plus de quatre cents personnes. Elle se leva, puis se mit à genoux pour remercier la bonne Ste. Anne de lui avoir obtenu sa guérison, puis ensuite elle traversa lestement l'église en présence de la foule des pèlerins qui s'y trouvaient.

Au moment de l'accomplissement de ce miracle, un prédicateur était à adresser la parole à la foule lorsque tout-à-coup la malade s'écria : " O bonne Sainte Anne ; je vous remercie de m'avoir obtenu ma guérison." La foule étonnée et ravie entonna le *Magnificat*.

La science du ménage.

Deux habitudes.

Sous ce titre une mère de famille écrit dans ses mémoires les pages touchantes que nous voulons ajouter à ce que nous avons déjà publié sur la science du ménage.

Lisez-les, jeunes filles, et ne les oubliez pas aux heures pénibles que Dieu vous réserve, et qui viendront pour vous comme elles sont venues pour vos mères.

Qu'il vous sera bon alors, d'avoir vous aussi contracté ces deux habitudes.

“ Nous étions bien pauvres, bien pauvres ; il ne fallait rien moins que notre travail assidu et notre extrême économie pour suffire à nous procurer le strict nécessaire.

“ Et cependant mon père ne s'en attristait jamais.

“—Nous sommes bien à sec, disait-il quelquefois. Comme je vais dormir cette nuit ! Il n'y a point de si doux oreiller que la confiance en Dieu. Il me semble que c'est quand nous avons rien que je repose le mieux.

“ Rarement la Providence trompait ce filial abandon ; nous ne savions pas comment, mais toujours les ressources arrivaient à point.

“ Je ne donne pas de détails, j'aime mieux renvoyer ceux qui me liront à leur propre expérience ; qu'ils aient le courage de faire ainsi, et ils verront comme la Providence vient en aide à ceux qui se confient à elle.

“ Et sait-on à qui mon père attribuait ses attentions divines toujours nouvelles, toujours inépuisables ? A deux habitudes qu'il appelait ses habitudes de famille et auxquelles il tenait singulièrement.

“ La première, c'était celle de faire la prière en commun.

“—J'en crois la vérité éternelle, disait-il : là où plusieurs prient au nom de Jésus-Christ, Jésus-Christ se trouve au milieu d'eux, et, certes, il n'y vient pas les mains vides. Un si grand Seigneur a toujours quelque chose sur lui.

“ Ainsi chaque matin et chaque soir (sauf pour le matin, le temps des grands travaux), nous devions tous nous réunir, et chacun faisait à haute voix la prière à son tour.

“ Elles étaient presque toujours allongées d'un *Pater*

pour les besoins présents, et ce *Pater*, mon père ne se déchargeait sur personne du soin de le dire.

—C'est moi le chef, répétait-il, c'est moi le père ; à moi donc la commission de représenter au grand Père de famille les besoins de la couvée.

Son ton était toujours grave, souvent ému, quand il récitait cette belle prière ; nous remarquions surtout de quel air pénétré il prononçait ces mots : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

Très-certainement, selon moi, c'est à cette invocation touchante de notre bon père que nous devions la merveilleuse attention avec laquelle la Providence pourvoyait à nos besoins.

La seconde habitude que mon père avait établie chez nous était que jamais un jour ne se passât sans qu'un membre au moins de la famille *n'assistât à la messe et ne fit une visite au St. Sacrement.*

—C'est le moins, disait-il, avec sa douce gravité, que, sur tant que nous voilà, on aille donner au bon Dieu des nouvelles des autres. C'est comme un député que nous lui envoyons pour lui faire savoir que nous sommes là et que nous avons des besoins ; c'est un oiseau qui va siffler pour la couvée.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il faisait lui-même la commission le plus souvent possible.

Je n'oublierai jamais le trait que je vais rapporter.

C'était un soir du mois d'août ; le temps avait été extraordinairement chaud, et un orage se forma vers le déclin du jour. Nos pauvres moissons avaient été contrariées, en sorte qu'on mettait une hâte prodigieuse à ramasser les gerbes avant que la tempête éclatât.

Grâce à Dieu, on en vint à bout ; mais à peine la dernière voiture était-elle à couvert que le tonnerre, les éclairs et une pluie torrentielle mirent toute la nature en tumulte. On eut l'orage le plus terrible que j'aie vu de ma vie.

Mon père se souvint alors qu'on n'avait pas payé le tribut habituel, *la visite au S. Sacrement.* Il se leva subitement, et malgré toutes les observations qu'on lui fit, malgré le tonnerre, le vent et la pluie, malgré même la distance assez grande qui nous séparait de l'église, il voulut aller faire sa visite, et elle fut plus longue qu'à l'ordinaire.

Maintenant, dit-il, en rentrant mouillé jusqu'aux

os, je pourrai dormir tranquille ; je ne repose jamais bien tant que j'ai une dette à payer et que j'ai de la monnaie dans ma bourse. ”

Deux ménages.

Cet autre récit d'un auteur allemand met en action la plupart des détails de *la science du ménage*. L'auteur raconte lui-même ses aventures.

“ Je jouissais d'une certaine aisance à l'époque où, libre de mes actions, j'entrai en ménage.

“ Ma petite fortune s'augmenta de celle de ma femme, et la vie parut se dérouler devant nous toute rose et toute riante.

“ Nous étions heureux tous les deux, nous travaillions avec un entrain qui aurait dû multiplier nos richesses ; cependant quand venait les fins d'années nous ne venions que difficilement à commencer l'année nouvelle sans faire des dettes.

“ Il y avait près de nous un ouvrier à peu près de notre âge, marié depuis peu, lui aussi, et devenu, par suite de relation de voisinage, un intime ami de la maison.

“ Il ne travaillait pas plus que je ne travaillais, il avait des revenus moins considérables que les miens, et chaque année, je le savais, il mettait de côté trois ou quatre cents francs.

“—Je ne sais pas comment s'y prend Georges, dit un jour ma femme.

“ Sans doute, il économise plus que nous. Aurais-tu le courage de faire comme lui ma chère amie ?

“ Le dimanche suivant nous allâmes faire une visite à Georges, et nous amenâmes la conversation sur l'économie.

“ —Nous retranchons beaucoup sur notre dépense de table, dit Mme Georges. Les temps sont durs, tout est cher, mais on s'arrange ; nous mangeons tant que nous avons faim et si les mets ne flattent pas beaucoup le palais, ils font du bien à l'estomac.

“ “ Déjà, depuis longtemps, nous ne prenons plus de café ; une soupe copieuse nous suffit, et nous nous portons à merveille. Le café et le sucre sont souvent hors de prix, tandis que notre soupe n'est jamais plus chère dans un temps que dans un autre.

“ Au dîner, je sers des légumes et de la viande ; au

souper, un potage de la viande froide. Nous n'ajoutons un troisième plat et un dessert que les dimanches et les jours de fête.

“ Nous buvons rarement le vin pur, et nous entretenons ainsi notre santé et notre bonne humeur sans attendre notre dernière pièce de monnaie.

“ Les morceaux les plus délicats ne sont pas aussi savoureux que sont amères les craintes d'être obligé de faire des dettes.

“ Quand nous revînmes à la maison, ma femme me dit :

—C'est fort bien, nous pouvons certainement épargner quelque chose ; mais se nourrir si pauvrement ce n'est point vivre. Essayons, et d'abord un plat de moins à dîner, un dessert de moins à chaque repas, puis nous verrons.

“ Cette résolution fut exécutée et d'autres petites économies furent ajoutées à celles-là ; mais, hélas ! nous fûmes encore sur le point d'emprunter, et Georges à la fin de l'année, mit encore de côté trois ou quatre cents francs.

—Je ne sais pas comment il s'y prend disait ma femme.

—Sans doute il économise plus que nous. Aurais-tu le courage de faire comme lui, ma chère amie ?

“ Nous fîmes une autre visite, et nous parlâmes de ménage.

—Mon Dieu dit Madame Georges, on a beaucoup de peine, c'est vrai ; les journées sont courtes, mais on s'arrange.

“ Chaque chose se fait à une heure fixe : à cinq heures on se lève ; à sept heures, on mange le potage ; à midi, on se met à table ; à sept heures du soir, on soupe ; à neuf heures, on se couche. C'est en été comme en hiver.

“ Il est incroyable, ma voisine, combien de travaux on peut achever entre deux nuits, quand on aime à s'occuper, et quand on règle d'avance le temps qu'on doit employer à chaque affaire.

“ En outre, nous sommes très-sévères sur ce qui est de l'ordre et du rangement.

“ Autour de nous rien ne s'égaré, car il n'est rien qui n'ait sa place marquée ; aussi on ne perd ni quart d'heure ni minute à chercher des clefs, des ciseaux et autres choses.

“ Je suis sûre de pouvoir trouver dans l'obscurité jusqu'à une épingle ou une aiguille.

“ De cette manière j'ai toujours assez de loisirs ; si je m'ennuie, je fais des habits pour les enfants, et je n'ai besoin ni de servante ni de couturière.

“ Nous rentrâmes chez nous.

“—Souviens-toi du lever matin et des clefs qu'on trouve quand on les veut, dis-je à ma femme.

“ Elle me comprit. Pendant quelque temps tout se fit à la maison avec ordre, et l'on eut soin de consulter la pendule. Les petits soins s'approprièrent, mais peu à peu il fallut recommencer à chercher les clefs. L'abondance ne vint pas, et Georges, à la fin de l'année, mit de côté trois ou quatre cents francs.

“—Je ne sais comment il s'y prend, disait ma femme.

“—Sans doute il économise plus que nous. Allons encore le voir.

“ Ce fut à lui que nous demandâmes directement comment il pouvait aussi bien faire sa maison, même avec l'augmentation continue du prix des denrées.

“—C'est bien simple, répondit-il ; ce que l'on perd d'un côté, on le gagne de l'autre.

“ Autrefois, je sortais le soir pour jouer avec mes amis ; ma femme rendait quelques visites, et de temps en temps invitait deux ou trois personnes à dîner. Maintenant nous restons chez nous. Est-il une compagnie plus douce que celle de sa famille ?

“ Nous avons compris que les jeux avec les enfants et les vieillards, faits les soirs d'hiver autour du foyer, et les promenades ensemble dans la belle saison, ont un charme que n'avaient jamais nos parties de dehors.

“ Nous nous fêtons mutuellement, et chaque membre de la famille, depuis le petit bambin jusqu'à la vieille grand'mère, nous donne un jour de fête et un superbe régal.

“ Et tout cela nous procure plus de joie et nous occasionne moins de dépense que les robes neuves, les châles et les dentelles qu'exigeraient nos réceptions et nos visites.

“ Nous rentrâmes au logis décidés à suivre ces conseils,

“ Et le lendemain j'écrivis en grosses lettres, dans notre chambre commune, ces mots qui nous rappelaient les causes de la prospérité de Georges : *Travail, ordre, sobriété, amour de la vie de famille, persévérance.*—*Gazette des Campagnes.*”

Le Ciboire de Cire.

(LÉGENDE.)

Une nuit, des voleurs pénétrèrent dans une église de village, profanèrent le tabernacle, en déroberent le ciboire d'or, puis s'éloignèrent chargés de leur sacrilège butin. Dans le premier moment ils ne s'aperçurent point qu'une hostie était demeurée au fond du vase sacré ; ils la virent tandis qu'ils traversaient un champ et, croyant la dérober à jamais aux regards des hommes, ils la jetèrent dans une ruche et s'enfuirent.

Au matin, le maître du rucher visitant ses abeilles demeura surpris de ne point voir, comme d'ordinaire, ses butineuses au travail. Pas une abeille sur les fleurs, pas une abeille sur les arbres ! Mais ce qui le surprit davantage, ce fut d'entendre sortir de l'une des maisons d'abeilles un bourdonnement d'une telle harmonie que l'on eût dit les cantiques mystérieux des anges.

L'admiration fit place à la surprise dans le cœur du pauvre homme ; une curiosité ardente l'empêchait de dormir, il se leva au milieu de la nuit afin de savoir si le concert avait pris fin avec le jour. Prodige sur prodige ! Le courtil était embaumé de parfums inconnus, et, au milieu de l'obscurité du ciel et de la terre, rayonnait lumineuse et toute en flammes, la ruche que les abeilles n'avaient point abandonnée.

Le laboureur, éperdu à la vue de ce miracle, court au presbytère, réveille le prêtre et le supplie de le suivre. D'abord le pasteur croit à quelque illusion du pauvre homme ; mais, vaincu par ses instances, il marche avec lui jusqu'au jardin : la ruche brillait toujours, et toujours y résonnait la symphonie des abeilles.

Le prêtre s'agenouille, ouvre la ruche, et, pénétré d'admiration et de joie, paraît plongé dans l'extase. Il voyait l'hostie rayonnante, l'hostie jetée là par dédain, s'élever à demi au-dessus d'un ciboire de cire formé par les abeilles. Ni le prêtre ni le laboureur ne quittèrent le courtil cette nuit-là. Le bruit du prodige se répandit vite dans le village, et, au milieu d'une foule immense, le prêtre enleva de la ruche le ciboire de cire et le transporta dans le tabernacle. Les abeilles avaient suivi le cortège, et durant la pieuse cérémonie l'essaim chanta, mêlant sa voix à celles des fidèles. Et pour que ce miracle portât des fruits non-seulement salutaires à

l'âme, mais encore profitable aux affligés, deux aveugles sentirent tomber de leurs yeux le voile qui leur cachait la lumière, et virent au dessus de ce ciboire de cire planer la sainte hostie sauvée, au milieu de l'essaim d'abeilles.

INFORMATIONS.

Vallauris est une petite ville des Alpes-Maritimes. Sa population anti-religieuse s'était donné un maire digne d'elle, un radical de la plus belle eau. Une mission fut prêchée dans cette localité par deux Pères Capucins, au mois de novembre dernier.

Elle eut un plein succès. Mais comme on devait s'y attendre, une forte opposition anti-religieuse combattit l'action des Missionnaires. Le maire était le chef avoué du parti, et se posait en adversaire intransigeant, et surtout en moqueur.

" Mais enfin, M. le Curé, quand donc vos farceurs finiront-ils leurs plaisanteries ? " dit-il un jour au vénérable pasteur de Vallauris. Le dimanche qui précédait la clôture, des saltimbanques, avec son autorisation, troublaient par une musique infernale, la procession qui se rendait au cimetière ; et lui-même, le chapeau sur la tête, bravait la croix qui passait devant lui, encourageant ses adeptes à rire des prières et des chants. Le R. P. Marie-Antoine pensait sans doute à lui quand, prêchant au milieu du cimetière il s'écria :

" Mes frères, ne vous troublez pas de ces insultes ; ceux qui ne veulent pas venir aujourd'hui au cimetière pour prier, y viendront bientôt pour être enterrés, et vous le verrez ; on ne se moque pas impunément du Seigneur." Et il ajoutait en étendant sa main droite : " Il vous offre par nous la main de sa miséricorde ; mais, prenez-y garde, Dieu a toujours une autre main, la main de sa justice. Comme ici l'insulte part de haut et arrive depuis longtemps jusqu'à lui, il frappera quelque coup terrible, et, quand vous le verrez, vous ne pourrez pas dire : Dieu ne nous a pas avertis."

Plusieurs fois, dans la mission, le R. P. a répété les mêmes paroles. Hélas ! ce coup terrible ne s'est pas fait attendre.

Le dimanche, 26 novembre, le grand jour de la clô-

ture de la mission, à l'heure même de la communion générale des hommes, le maire qu'on appelait le maire radical par excellence, qui était dans toute la force de la santé et de l'âge, qui avait passé la veille, toute la soirée à déblatérer, selon son habitude, contre la mission, tombait foudroyé par une mort subite; dans la même journée, deux autres hommes qui étaient, comme lui, adversaires de la mission, étaient également frappés de mort subite.

Le dimanche 26 novembre, le Christ s'élevait triomphalement sur la croix, et le lundi 27, ses insulteurs descendaient tristement dans le tombeau; comme la croix de la mission a été plantée à la porte du cimetière, c'est à ses pieds que passaient ses ennemis vaincus.

Un affreux désastre vient de jeter le deuil dans la population du Cap des Rosiers. Plusieurs barges de pêcheurs ont été surprises, à basse marée, par une tempête terrible, qui a éclatée soudainement, et une trentaine de pêcheurs ont péri

Il y a eu 40 ans, le 20 juin dernier, que Victoria a reçu la couronne. Il n'y a que quatre souverains d'Angleterre qui aient régné aussi longtemps qu'elle: Henri III, George III, et Elizabeth. Aucun souverain régnant en Europe n'est demeuré aussi longtemps sur le trône, sauf une couple de princes allemands. Depuis 1887, deux dynasties sont tombées en France. L'empereur d'Autriche doit sa couronne à une révolution; il en est ainsi des rois d'Italie et d'Espagne et du Sultan de Turquie. Pendant la même période de temps le Pape a été privé de son pouvoir temporel. Quelques royaumes ont complètement disparu, d'autres, quelques-uns réputés les plus forts, ont perdu leurs anciennes proportions.

Le 27 juin, à Parsbord (Nouvelle-Ecosse), un enfant de M. Barry âgé de quinze ans, en menant une vache, s'attacha une corde autour du cou; la vache devint furieuse et traîna l'enfant jusqu'à ce que son cou se prit sur un billot, alors que l'amarre se rompit. La vache étant arrivée seule à l'étable on fit des recherches et on trouva le cadavre inanimé du pauvre jeune homme.

Statistique de Québec: Il existe dans cette ville 47 notaires, 80 avocats et 47 médecins.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

Le comté de Killkenny, Irlande, a vu naître une famille composée de sept frères, qui dépassent tous aujourd'hui six pieds de longueur, et ont le corps proportionné à cette hauteur. Tous les sept sont prêtres missionnaires, et des plus zélés. Le plus grand, David, a six pieds et quatre pouces, et le plus petit six pieds et deux pouces !

Les pèlerins canadiens de Rome sont de retour à Québec après un voyage heureux.

Mgr. Racine, les Révérends Plamondon, curé de St. Jean, Bernier, curé de St. Ferdinand d'Halifax, Martel, curé de Warwick, Thivierge, curé de Bonaventure, Blouin, curé de Carleton, le juge Winter, tels sont les noms des heureux voyageurs.

Grand nombre de citoyens sont allés à la rencontre de pèlerins, et à leur arrivée il y eut des feux de joie.

Le Saint Père a élevé le Très-Révérend Monsignor McCale, V. G. P. P. de Kingstown, Irlande, à la dignité épiscopale, Mgr. McCale a été nommé évêque de Sadara, *In partibus infidelium*, et évêque assistant de Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Dublin.

Voici, d'après une estimation des plus modérées, le nombre des pèlerins qui se sont rendus à Rome, cette année, à l'occasion du 50^e anniversaire du pontificat du Pape Pie IX : 6000 Français, y compris cardinaux, archevêques et évêques ; 4,000 Espagnols ; 3,000 Italiens ; 1,000 Belges avec le cardinal Deschamps ; 600 Allemands ; 1,000 Autrichiens, avec le cardinal Scharzenberg ; 500 citoyens des Etats-Unis ; 160 Canadiens ; 250 Brésiliens ; 200 Portugais ; 300 Irlandais et Anglais. En tout, 17,210. Si l'on songe que ce chiffre n'était composé que de personnes plus ou moins riches ou devant à des moyens exceptionnels le pouvoir de se déplacer ainsi, on voit qu'il représente un nombre immense de fidèles.

D'après les *Missions Catholiques*, il y a eu l'an dernier en Asie, 10,304 conversions parmi les infidèles.